

m'a tout raconté sous le sceau du secret.

M. du Breuil en effet sollicité de nouveau par Frédéric, et pensant que la politesse exigeait au moins un motif à son refus, n'avait pas laissé ignorer que des engagements conditionnels avaient eu lieu entre la famille de la Fosse et lui.

Paul en apprenant que le père de Valentine avait pris Frédéric pour confident, ne put réprimer un cri de joie. Cette nouvelle, effectivement, lui prouvait que M. du Breuil se souvenait de sa parole, qu'il était bien décidé à la tenir, qu'il se départait même de la réserve et du silence imposés à Paul à ce sujet. De plus, Frédéric étant dans le secret, Paul allait pouvoir l'entretenir de Valentine. Son visage rayonnait déjà à cette pensée, car un amoureux fait presque toujours une assez triste figure quand il ne lui est pas permis de parler de son amour.

En ce moment, Frédéric avait un immense avantage sur Paul; il connaissait son secret, et Paul ne connaissait pas le sien. Le jeune négociant attachait sur son rival un regard clair, froid, inquisiteur, mais exempt, il faut le dire, de sentiments vils et de basse jalousie.

—C'est tout simple, se disait-il; ils sont voisins de campagne et se voient depuis l'enfance. Paul est joli garçon. Sa naissance, son rang, sa fortune sont à peu près conformes à ceux de mademoiselle du Breuil. Il a la grâce qui séduit, la mobilité d'impressions qui se rapproche du caractère des femmes, quelque chose d'ardent et de flottant qui leur plaît, une préoccupation à s'occuper d'amour, à s'endormir jour et nuit dans ce beau rêve. Comment n'ai-je rien deviné? Mais ils semblaient se fuir, s'éviter, se détester. Brouilles d'un instant, peut-être, querelles qui cimentent

la tendresse! M. du Breuil, je me le rappelle à présent, a paru fort étonné quand je l'ai prié de ne pas disposer de la main de sa fille sans m'en prévenir. Une alliance alors était déjà présumable, presque décidée. Lorsqu'elle l'a été irrévocablement, il m'a averti. Il s'est comporté en honnête homme. Je n'ai à me plaindre ni de lui ni de sa fille dont la politesse et l'amabilité n'ont jamais été assez prononcées pour me donner des espérances illusives, ni de Paul qui ne sait même pas que je suis son rival.

Frédéric avait réellement une certaine dignité, une certaine élévation de caractère. Si Paul se fût noyé par accident, il ne l'eût peut-être pas beaucoup pleuré. Mais, présent, il lui eût certainement porté secours. Frédéric ne poussa pas, toutefois, le désintéressement jusqu'à s'apitoyer sur les souffrances de Paul, et il lui dit d'un ton un peu railleur :

—Vous êtes aimé, mon cher; que demandez-vous de plus?

—Ah! vous êtes comme les autres! s'écria Paul avec désespoir, J'ai gagné cent quatre-vingt francs en cinq mois. Cent quatre-vingt francs! Oh! argent maudit, tu ne m'as jamais tourmenté, mais tu rattrapes à présent le temps perdu! Neuf pièces d'or pour entrer en ménage! Quelle dérision! Je m'explique aujourd'hui pourquoi les avocats ne se marient pas avant quarante-cinq ans, et encore, quand ils se marient! Ah! si je pouvais entreprendre quoi que ce soit, m'exposer à mille morts pour m'enrichir! Mais rien... rien! J'aurais beau me jeter à l'eau la tête la première, je ne découvrirais pas un caillou d'or dans le fond de la rivière.

—Mourir est l'affaire d'un instant, mon cher Paul; il y aurait faiblesse et folie à répondre à l'af-